

MARGUERITE ARNOLD-BENNETT

SUR LE CHEMIN DE LA VICTOIRE

POÈMES

LES CAHIERS D'ART ET D'AMITIÉ

PAUL MOUROUSY

PARIS MCMXL

Residencia
de I studiantcs

Residencia
de Estudiantcs

Residencia
de I studiantcs

Residencia
de I studiantcs



Pour l'honorable le Général Gamelin.
Commandant en chef des forces
alliées.

Très respectueusement,
et en toute admiration.

Marguerite Arnold Bennett.

Négrépélisse. 3 Mai 1940.

SUR LE CHEMIN DE LA VICTOIRE

DU MÊME AUTEUR :
(CHEZ LE MÊME ÉDITEUR)

UN COIN DE FRANCE, poèmes, avec des illustra-
tions de Thérèse Ambourg.

MARGUERITE ARNOLD-BENNETT

SUR LE CHEMIN DE LA VICTOIRE

POÈMES

LES CAHIERS D'ART ET D'AMITIÉ

PAUL MOUROUSY

PARIS MCMXL

De « SUR LE CHEMIN DE LA VICTOIRE », poèmes de Marguerite Arnold-Bennett publiés par « LES CAHIERS D'ART ET D'AMITIÉ » dirigés par Paul Mourousy, il a été tiré à part trente exemplaires sur Vélin Pur Fil Lafuma teinté numéroté de 1 à 30, ces trente exemplaires formant proprement et authentiquement l'édition originale.

6

Copyrights et tous droits de reproduction, d'adaptation, traductions réservés pour tous pays sans exception, by Marguerite Arnold-Bennet, Paris, Mars 1940.

*Pour Madame Antoinette Lamandé
en toute amitié.*

M. A.-B.

« Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts »

(Le Président EDOUARD DALADIER.)



PAYSAGE 1939

Chemins roussis, jaunis, brunis,
Un pas lent vous parcourt :
Comme vous il va vers l'hiver,
Vers le froid et vers le sommeil
De la vie.

Mais voici que le soleil dore
La cime des arbres jaunis ;
Leur feuillage aux mille facettes,
Scintille comme aux jours de fêtes,
Des lanternes dans la nuit,
Qui s'enfuit.

Le rossignol tout surpris chante
Eveillant merles et furets,
Au-dessus d'eux, les voix perçantes
Des corbeaux, hurlent à souhait,
Agités.

Ils annoncent l'hiver qui vient,
 Ils crient que le canard sauvage
 Est arrivé sur le rivage,
 De grand matin,
 Prendre son bain.

A la cime d'un très vieux cèdre
 Une cigogne s'est posée ;
 C'est une étrangère isolée
 Qui bien plus loin va s'envoler,
 Sans tarder.

On a rentré sous les toits rouges
 Les coings, les châtaignes, le miel ;
 Il peut venir le vieil hiver
 Avec son cortège d'enfer !
 Le feu de l'âtre narguera
 Sa bise glaciale, sa neige, son gel.
 Le vin, le blé, qu'on récolta
 Nourriront tous ceux qui ont froid,
 Et pour nos soldats dans les bois,
 Qui luttent pour nous avec foi,
 Il y a nos cœurs qui les aiment,
 Du bon vin chaud et des châtaignes.

LES SEMENCES

Les terres sont en fête
Elles s'étaient reposées,
Leur travail a recommencé.

On voit de beaux couples de bœufs
L'arpenter d'un pas régulier.
Derrière eux il y a la charrue
Qui pénètre profond en terre,
Il y a le laboureur aussi
Qui ne cesse de crier
“ Allabés, allabés... ”

Les corbeaux survolent joyeux,
Puis se posent.
Non loin d'eux, des poulets
Picorent d'abord les vers,
Avant d'attaquer leur part du blé,
 Que le semeur jette,
 Le cœur content,
 Le geste lent,
 En terre.

Le soleil caresse les arbres
 Il chasse le vent, le gel ;
 Il est le meilleur compagnon
 De ceux qui sèment la moisson,
 Qu'en l'été mil neuf cent quarante
 Récolteront
 Les terriens non-mobilisés
 Pour eux, et pour l'armée.

Regardez les champs de la France ;
 Ils sont fertiles, ils sont soignés
 Par les femmes, par les vieux.

Les tout-petits vont à l'école,
 C'est pour eux que jeune maman,
 Que vieux parents
 Travaillent inlassablement.
 C'est pour eux,
 Pour ceux de l'armée
 Qu'ils travaillent le cœur léger.

Secondés par la pluie, le soleil
 Par le courage, l'audace,
 Les terres gagneront
 La guerre qu'Hitler déclancha.

France libre, noble et riche
 A genoux
 Sois confiante et prie tout bas
 « On les aura ».

LE VAGUEMESTRE

Ils sont autour du vague mestre,
 Les yeux curieux, expectants.
 Vont-ils enfin avoir des lettres,
 Des colis et de l'argent ?
 Dubois, bouscule Durand Pierre,
 Il est certain qu'il y a pour lui
 Une lettre et un colis.

Sa femme en rêve il a vue
 Envelopper saucisse vieille,
 Poulet rôti, jambon, châtaignes.

Durand sait lui, qu'à la maison
 On a fait pour lui des chaussons,
 Que sa femme a fait du bon beurre,
 A moins qu'encore il ne se leurre !...
 Qu'elle a mis dans le gros paquet
 Un flacon de menthe Ricqlès,
 Des noix, des pommes, du chocolat.
 Il entend sa voix qui murmure,
 Au guichet d'un de nos P. T. T.
 « Monsieur, regardez, je ne suis pas sûre,
 De l'avoir bien adressé ».

Durand Pierre et Dubois
 Ne se sont pas trompés ma foi !
 C'est pour eux, jour de fête !...
 On les aime... on pense à eux !...

Ils ne sont pas les seuls heureux ?
 Le vaguemestre distribue... distribue...
 — Allons les gars !... à la ripaille !
 Oubliez le foin et la paille.
 On a des femmes au foyer,
 Qui pour nous se feraient tuer !
 Nom de Dieu ! »

LE COLIS POSTAL

Il était parmi un tas d'autres
 Le colis que le soldat Jean
 Reçut de ses parents.

Ficelé, comme une saucisse,
 Adressé avec précaution,
 Il contenait... Faut-il le croire ?
 Jusqu'à une potion !
 Jean soldat avait écrit
 « Je tousse » !
 Aussitôt grand'maman décida
 Que dans le colis pour le gars,
 On mettrait de quoi le guérir,
 Et le nourrir.

L'âme de Jean, étant suave,
 Dicta à ses doigts ingénieux,
 A son cœur généreux,
 La façon d'ouvrir le paquet,
 Et de le partager
 Avec les copains qui l'entouraient.

Jean sortit du colis des chaussettes,
 — Maman les a faites pour moi,
 Et ce chandail si doux, si chaud,
 Va me protéger du froid...
 Regardez les gars !... Il y a
 « Du chocolat »
 Heuh !... qui en veut ?

Vers Jean toutes les mains se tendent.
 Mais le chocolat est gluant,
 Parce que sa chère maman,
 A fort imprudemment,
 Introduit dans le paquet,
 Des confitures qui ont coulé.

De gros gants en laine kaki
 Sont tout poissés, aussi ;
 Quant à la chemise de laine,
 Qu'a confectionnée sa grand'mère,
 Il faudra d'abord la laver,
 Tant elle est tachée.

Jean pétrifié est tout contrit,
 Car autour de lui on rit.
 Il pense lui, à la peine
 Que sa chère maman aurait
 Si elle voyait
 Le contenu de son gros paquet,
 Si malheureusement aspergé.

Jean a fort envie de pleurer...
 Mais il faut ses pleurs cacher.
 Comme les autres, il rigola,
 Cassa des noix
 Et les mangea.

Jean, au repos, prit la plume,
 « Chers parents, il est arrivé !
 Il n'y avait rien de cassé
 Je me suis bien régalé.
 Tout va bien,
 Je ne tousse plus ;
 Ils ne passeront pas
 C'est écrit.
 Chers parents, je vous dis merci.
 Le chandail me va comme un gant,
 Les chaussettes sont trop petites,
 Quant à la chemise, ma foi,
 On verra.

Un conseil, je me permets
 D'ajouter
 Qu'il vaut mieux éviter
 De mettre dans le paquet,
 Tout ce qui peut couler,
 Ou se casser.

Nous allons changer d'adresse,
 N'importe, tous les paquets
 Finissent par nous arriver.
 Votre fils vous embrasse,
 De là-bas, Jean Lenmitoufle.

LA COUVERTURE

Le jour de la mobilisation,
 La maison perdit la raison,
 Mais bientôt elle la retrouva
 Et se composa
 La marche à suivre.

Le neveu dit « Il faut partir »
 Heureusement, ma mère
 N'a pas vécu pour voir cela,
 Quant à mon père,
 On sait qu'il perdit la vie
 A la dernière guerre »

La tante dit — « René que vas-tu faire ?
 — Mon paquet, ma tante, et partir...
 Vous laisser ce n'est pas facile »
 — Que puis-je pour toi, mon chéri ?
 — Me laisser seul, c'est plus facile »

Le temps passa et tout fut prêt,
 Le silence dans la maison régnait,
 Les cœurs entre eux se respectaient.
 Peu avant le départ René dit.
 Pourriez-vous me donner,
 Une quelconque couverture ?

La tante se précipita, vers ses armoires,
 Puis en hâte redescendit :
 — Celle-ci fait-elle l'affaire, mon chéri ?
 — Non, ma tante, elle est trop belle,
 — Je vais encore regarder !
 Et la tante le cœur déchiré
 Voit son petit mobilisé
 Avoir froid pendant le voyage.

Inspirée, elle retira de son lit,
 Une couverture, qui ma foi,
 Cette fois
 Alla.
 L'heure du départ sonna
 Avec courage on s'embrassa...
 La maison privée de jeunesse
 Pleura.
 L'attente et l'espoir l'habitèrent.
 On guetta les nouvelles.

Le mobilisé écrivit :
 Mon voyage s'est bien passé...
 Un peu avant de vous quitter,
 Ma tante, dans ma chambre je suis retourné,
 Et j'ai vu, la gorge serrée,

En passant devant la vôtre,
 Votre lit tout défaît.
 J'ai compris d'où venait
 la couverture
 Que vous m'avez donnée,
 Pour me servir dans les tranchées,
 Où il faudra un jour aller.

Avoir, ma tante, retiré de votre couche,
 Cette couverture pour moi,
 Voilà un acte qui ma foi,
 Toucherait bien plus dur que moi !

Je vous aimais bien tendrement,
 J'étais sûr de votre tendresse,
 Mais, ma tante, cette prouesse
 Multiplie ces beaux sentiments,
 Votre neveu, votre enfant,
 Vous reviendra, croyez-moi ;
 En attendant, priez pour moi.

LES AS

Vroom... Vroom... les as survolent.
 Que voient-ils de là-haut, là-haut ?
 Des arbres, des prés, de l'eau.
 Des mitrailleuses, des chars d'assaut.

Dans leur carlingue, ils n'ont pas froid.
 Ils ont le courage, la foi
 Qui font d'eux, des oiseaux de proie.

Ils foncent sur l'ennemi perfide,
 Qui tout comme eux, cherche à crever
 Le cœur des machines ailées
 Pour qu'aussitôt flammes et fumée
 Projettent dans les bois, les prés,
 Des ailes, du carburant, du sang.

Pourquoi combattent-ils ces hommes ?
 Pour un idéal passionnant,
 Pour notre droit, pour notre argent,
 Pour la paix des pays, des hommes.
 Ils bombardent le cœur joyeux,
 Dans l'air les avions qui les gênent.

Ils sont jeunes, ils sont courageux,
 Ces as qui survolent la nuit
 Sur la tête de l'ennemi.

Ils savent que civils et enfants,
 Dorment d'un cœur confiant,
 Ne mesurant pas le danger,
 Qu'au ciel, courrent leurs bien-aimés.

MOTS D'ORDRE

Silence...

Silence dans les cafés,
 Les bars, les restaurants ;
 Silence dans la rue, chez soi.

Confiance...

Elle vient du silence.

Espoir...

Il naît du fait d'avoir raison.

Patience...

Français, nous en aurons.

Travail...

Nous en fournirons.

Entr'aide...

Nous nous entraiderons.

C'est pour vous, c'est pour les civils
 C'est pour tous ceux qui ont du cœur,
 C'est pour la paix, c'est pour vous-mêmes,
 Pour le bien de l'humanité,
 Que ce mot d'ordre nous est donné.

Du début à la fin de la guerre,
 Il faut qu'il soit respecté.
 Il y a très peu de français
 Qui veuillent le saboter.

Vive la France et Daladier

QUELQUE PART EN FRANCE

Quelque part en France
Il vit le cuistot de mon cœur.

A sa recherche un jour partie,
L'auto traversa la Provence,
Elle arriva au coin de France,
Où vit un beau cuistot de France !

A deux pas du lieu, on me dit
— Le régiment est près d'ici,
Vous ne pouvez pas vous tromper...
Vous verrez une chapelle,
La Chapelle des Pénitents Blancs.
Vous y serez dans un instant.

C'était l'heure de la gamelle.
La cuisine du régiment,
Presqu'en plein vent,
Embaumait la Sainte Chapelle.
Tous les cuistots étaient bien là,

Mais celui de mon cœur, non pas !
 Faisait-il la cuisine ailleurs ?
 — Non, dit-on, il est à l'auberge !
 A l'auberge, on ne l'a pas vu,
 Mais il pourrait bien se trouver
 Dans le restaurant d'à côté.

Mon cuistot ne s'y trouvait pas.
 Où fallait-il aller, ma foi,
 Pour le voir et demander à manger ?

La Chapelle des Pénitents Blancs,
 N'ayant pas changé de place,
 Je vis sur sa terrasse
 Des marmites, des pots
 Gardés par de beaux cuistots.

Le mien, point ne le vis,
 Le cœur contrit, il me faudrait
 Le chercher, quelque autre part en France,
 Où mon cuistot pour nos soldats,
 Cuisait des ragoûts et des pois.

Découragée je m'en revins
 Vers l'auberge du pays
 Pour y dîner et pour la nuit.

Surprise, j'entendis mon cuistot dire à la servante,

— Si par hasard vous la voyiez,
Dites-lui que je suis venu l'attendre,
Elle a les cheveux cendrés,
Les dents blanches comme du lait,
Elle est grande, mince et belle...
Vous ne pouvez pas vous tromper !

Mon cuistot m'aperçoit et s'écrie :

— « La voici !...
Par ma foi, on a dû se croiser deux fois !

— L'amour est aveugle dit-on,
Mon beau cuistot de France !
Nous avons dû tourner en rond.
Embrassons-nous donc,
Sans façon !

— Hélas, ma belle, ton cuistot
Doit retourner à ses fourneaux,
Mais je te reverrai tantôt ».

J'ai revu mon cuistot de France,
Dans cette auberge à mes côtés,
Dans mes bras dans la matinée,
Tout cela, amis, se passait,
Quelque part en France.

TRICOTEUSE

Dans tous les foyers de la France
 Les femmes savent tricoter.
 Elles apprennent dès l'enfance
 A tenir aiguilles et crochets.
 En temps de paix, elles tricotent
 Pour les petits,
 Pour leur mari.
 En temps de guerre tout est changé ;
 On tricote pour les mobilisés.

La mère, la fiancée, l'épouse,
 Met tout son cœur dans son tricot,
 Le bien-aimé aura bien chaud,
 Surtout si la laine est douce.
 Il lui faut, là-bas, dans la boue,
 Deux paires de chaussettes,
 Montant plutôt jusqu'aux genoux,
 Dont l'autre ira dans sa musette.

Il lui faut aussi un chandail,
 Ce n'est pas un petit travail,
 Mais qu'importe !
 La tricoteuse le fera,
 S'il le faut elle veillera,
 Pour que tôt il le porte.

Près du feu elle rêve à lui,
 Ce chéri, ce très cher ami,
 Si loin parti !

Elle prie pour que le froid
 L'épargne,
 Pour que la Vierge Marie
 De là-haut
 Veille sur lui.
 Elle prie et elle tricote.
 Réconfort physique et moral ;
 Qu'à travers l'espace
 Elle jette à celui qui là-bas,
 Se bat.

L'hiver est là, il fait très froid.
 Mais le printemps bientôt viendra.
 Un jour la guerre finira,

Les pieds, les coeurs n'auront plus froid.
 Dans la famille on fêtera
 La bonne et chère tricoteuse.

NICE 1939

Ne cherchez pas la jeunesse
 A Nice cet hiver-ci,
 Les jeunes ne sont pas ici ;
 Ils sont dans nos forteresses.
 Il semble que le beau soleil
 De Nice,
 Refuse de luire pour nous.
 Les vieux.

Il pleut... les fleurs se courbent,
 Elles veulent porter le deuil
 Des soldats couchés au cercueil,
 A qui le ciel fait bon accueil.

Dans les plaines il y a de la boue,
 Sur la montagne de la neige,
 A Nice, il y a pour nous,
 De l'eau jusqu'au cou !
 Qu'importe, la vie continue ;
 Elle y est facile et douce,
 Pour tous ceux qui peuvent payer
 Leur pitance et leur loyer.

La mer, nous sommes venus contempler,
Nous les incapables, les vieux.
Car elle est toujours grise ou bleue
Berceuse, caressante, aimable.

Les mouettes ses anges gardiens,
Nous frôlent de leurs ailes,
Elles dédaignent nos chiens
Nos parapluies et nos ombrelles.
Il faudra bien qu'un jour la guerre
Finisse, et que les vieux,
Revoient les jeunes qui pour eux,
Se terrent.

Il faudra bien que le soleil,
A la pluie succède ;
Il faudra que le réveil
De la terre,
Ramène la gaieté des fleurs,
La paix sur terre,
Et à Nice, les jeunes.

L'AMITIÉ FRANCO-BRITANNIQUE

Les Tommies et les Poilus,
Se saluent.
Ils fraternisent
Ils pataugent dans la boue,
Ils se battent pour nous,
Pour le salut de l'humanité,
Pour le droit à la liberté.

Les marins de la flotte anglaise,
Collaborent avec la marine française,
Pour le droit à la liberté.

Une impitoyable guerre marine,
Les tient en alerte jour et nuit.
Leurs croiseurs rencontrent des mines,
Et tous les bateaux du monde aussi.

L'Amitié Franco-Britannique
 Que le démon Hitler nia,
 Est, par ce fou satanique,
 Mieux scellée qu'autrefois.

L'Angleterre, toute-puissante,
 D'accord avec la France a dit :
 — Ton jeu, fourbe, est fini,
 Mon ami !
 Nous voulons tous la liberté,
 La paix et la tranquillité ;
 Tu as beau, bandit, t'acharner,
 Nous t'aurons,
 C'est en chœur décidé.

Il nous faudra de la patience,
 Mais les lions savent tenir,
 Mais les coqs de notre France
 Savent vaincre et conquérir.

Si tu nous plonges dans la boue,
 Nos avions ont des ailes,
 Si tu nous mines par-dessous,
 A ton tour, tu en vois de belles !

Bombarde nos villes ouvertes
 Si tu le peux,
 Si tu nous infliges des pertes
 A nous deux !

L'Angleterre et la France
 Auront de la patience,
 Elles vaincront :
 Elles possèdent la raison,
 Elles ont des âmes loyales,
 Elles aiment la liberté,
 Pour elles et pour l'humanité.

L'amitié Franco-Britannique
 Est scellée
 Il faut être pas trop imbécile
 Pour le nier

Grâce à l'Angleterre, la France
 N'est pas seule contre toi,
 Hitler, qui te crois roi !
 Il faudra que ton cœur perfide
 Soit percé,
 Que ton peuple de paix avide,
 Soit délivré.

Grâce à l'amitié Britannique
 Qui s'étend sur le monde entier,
 Nous sortirons de la panique,
 Le cœur léger.

Honneur à la vieille Angleterre,
 A la France, son amie,
 Qui luttent pour la paix sur terre,
 Et sur la mer aussi.



LE BARBIER IMPROVISÉ

Il ne fait payer que vingt sous,
La barbe.
Il y inclut de l'eau de Cologne,
Du Pinard de Bourgogne ;
Blanc le matin,
Rouge le soir.



Se raser est une rigolade.
On s'entasse dans le caboulot
Comme dans un panier à salade
S'entassent des poivrots.



La pluie, le froid, le vent,
Ont fouetté le sang.
Dans les bois la barbe a poussé,
Il faut bien la faire raser.

On fait queue chez le barbier
Improvisé.
Il n'a comme boutique
Qu'une chambre ;
Une chambre à tout faire, ma foi,
On y voit des casseroles, des pots,
Des fagots, un lit en bois.
Tout le régiment y défile,

La patronne n'en a pas peur,
C'est une grosse bonne fille
Qui leur sourit avec bonheur.
Elle a des dents toutes pourries,
Des cheveux gras fort mal peignés,
Elle appelle les poilus « mes chéris »
Comme qui dirait pour les taquiner.

Ils arrivent tant et tant
Malgré la pluie, malgré le vent
Dans cette plaine de Bourgogne,
Que leurs godillots tout crottés
Rendent la chambre du barbier,
Aussi collante que le sol
Du dehors.

Il y a de la boue tant et tant,
Que quelque soldat bon enfant
Avec une pelle la sort,
Pour la remettre dehors.

Le vieux ménage en temps de paix,
Aulieu d'être bistrot, et barbier,
Vivotait et s'enivrait.

Le jour de la mobilisation
L'homme malin dit à la femme,
— « Ma vieille, je me rase bien !...
Je leur servirai du vin ;
Ils viendront tous comme des mouches,
Chez nous se faire raser,
Tous ces mobilisés,
On rigolera, tu verras,
Et on s'enrichira.

— Allons, les gars, à qui le tour ?
Le barbier rase tout le jour,
Il frictionne à l'eau de Cologne,
Et il verse du vin de Bourgogne...
Tout ça ne coûte que vingt sous.

Ils font du chahut parfois
Tous ces soldats !
Alors la patronne leur dit :
« Calmez-vous les gars...
Verser du vin, c'est bien ;
Quant au reste mes chéris,
NI ; NI. Fini !...

FIL BARBELÉ

Qui les pose ces fils qui déchirent ?
Les sections par leur chef désignées.

Il s'agit de ne pas rire
De ne pas parler,
De ne pas fumer,
Lorsqu'on quitte les tranchées
Pour aller placer
Ces fils barbelés.

Dans la nuit on marche à pas de loup.
Arrivé à l'endroit désigné,
Il faut s'arrêter
Et commencer
De planter
Des pieux en terre —
En terre plus ou moins gelée.
Le Silence est imposé,
Mais comment
Comment enfoncer
En terre
Des pieux, sans faire du bruit
Dans la nuit ?

Lorsque les pieux sont enfoncés,
 Des subdivisions
 Entrent en fonction.
 Les hommes tendent le fil barbelé
 Presque au nez
 Des armées d'à côté.

Il y a une limite qu'il ne faut pas franchir.
 Des troncs couchés sur la route,
 Des maisons, des cabanes blanchies,
 Cachent des armes meurtrières,
 De terribles armes de guerre,
 Qu'il ne faut pas approcher
 Par crainte d'être tué.

Malgré les précautions prises,
 L'ennemi percevant du bruit,
 En l'air envoie, dans la nuit
 Des fusées brillantes
 Qui éclairent plaines et pentes.

Maîtrisé par les représailles,
 Dont il est toujours menacé,
 Il se soulève sur sa paille,
 Il tire, espère avoir touché,

Puis la lune se lève éclairant,
 Le travail des hommes
 Mais eux sont retournés contents
 Faire un somme.

Celui qui possède l'âme d'un rêveur,
D'un poète, d'un musicien,
Regarde couler le Rhin.

L'heure du jus sonnera,
Comme de coutume,
Alors on se racontera
Dans la brume,
« Qu'ils ont eu beau tirer
De l'autre côté,
Aucun d'eux n'a été touché.
— C'était tout juste dit un copain,
A son copain,
Mais sacré nom d'un coquin,
On en a posé des centaines
De mètres
De ce sacré fil barbelé...
On en est tout déchiré !
Mais ça ne fait rien les gars,
Cà y est !....
On les a bien tous couillonnés,
Pas vrai !....
Et buvons tous à leur santé !...

CHIENS EN LAISSE

Sur la promenade des Anglais,
De Nice,
Se promènent des cabots ;
Les uns laids,
Les autres beaux.
C'est un délice !...

Ils sont nombreux
Ces chiens tenus en laisse.
Ils sont plus ou moins heureux :
Cela dépend de leur maîtresse.

Ils sont de races différentes,
De vie différente aussi :
Quelques uns sentent la fiente,
D'autres sentent le patchoulis.
Ce sont tous des très chéris.

Les pékinois sont bas,
Ils semblent las,
Leur queue en panache
Ils se dandinent la truffe en l'air,
Derrière eux leur maîtresse marche,
Frappant talon, reniflant l'air.

Les caniches, tout bouclés,
Semblent gênés,
On a tondu tout court leur dos,
Leurs pattes et leur museau.
Quant aux bassets,
Ces culs-de-jatte,
Qu'ils soient allemands ou français,
Ils ont l'air d'avoir fauté.

Leur robe marron ou noire,
Brille sous la pluie, le soleil,
N'empêche qu'ils sont poires.
Et peureux à nul autre pareils.

Des terriers, il y en a de tous,
Des poils court et des poils dur,
Ce sont, dit-on de fiers toutous,
Querelleurs, mais amis sûrs.
Et les loulous blancs ou noirs
Valant des fortunes
Ont un museau en entonnoir,
Une belle et douce fourrure.

Tous ces chiens tenus en laisse,
Quelquefois se baissent
A l'endroit qu'il ne faudrait pas
Au grand dépit de leur maîtresse !

Mais à Nice on est poli,
On ferme les yeux aussi,
C'est une ville de tourisme,
Où même en temps de guerre,
La vie est douce et pas chère.

C'est le paradis des toutous,
Des étrangers, des réfugiés,
Mais le savent-ils assez
Tous ces veinards,
Ces embusqués ?
Ces non-mobilisés.

CINÉMAS

Les Casinos de France sont fermés,
 C'est la guerre, il ne faut pas,
 S'amuser par trop, ni jouer.

Il reste les cinémas,
 Il y en a, il y en a !
 Des grands, des petits et des chers,
 Mais dans tous on y voit clair.
 On y donne des actualités,
 Du monde et de la guerre
 Il faut les voir, c'est entendu,
 Mais notre cœur se serre.

On y tourne des chefs d'œuvre français,
 D'autrefois des chefs d'œuvre anglais,
 On rit, on se mouche, on pleure.
 On vit... on sort exténué,
 Lorsque par exemple on a vu tourner
 « La femme du Boulanger »
 « Elle et Lui »... Les Otages »...
 Dans notre cœur, dans notre sang, que d'orages !
 Ils nous aident à vivre, c'est entendu,
 Mais ils avancent notre mort aussi.

Honneur aux artistes de France,
Qui par leur travail, leur génie,
Nous font vivre plusieurs vies,
Nous exposent joies et souffrances,
Honneur à ceux qui se battent pour nous,
Pour sauver nos foyers de France.

Nous amuser au cinéma ?..
Non, mes amis, c'est nous instruire,
C'est bien nous pénétrer
De ce que nous devons au passé,
Au présent, à la divinité.

EN PERMISSION

Dans les trains, les autobus, les cars,
 Il y a des centaines,
 De permissionnaires.
 C'est les Fêtes de fin d'année,
 Ils vont voir leurs bien aimés
 Les permissionnaires,

Ces soldats aussi chargés
 Que des ânes,
 Trouvent leur fardeau léger,
 Léger comme leur âme.

Ils sont graves, mais ils sont heureux,
 Ils marchent tout droit devant eux,
 Insouciant de l'heure.
 Il arrivera le moment
 Attendu depuis des temps, des temps.
 A son heure.

Ils ont dix jours de permission,
 Les premiers partis à la guerre,
 Ils arrivent sans passion
 Sûrs de l'affection de leur mère.

Au foyer, elle les attend.
 Elle a réuni les parents,
 La brue, les petits enfants.

Il arrive le permissionnaire !
 Tout le monde lui saute au cou,
 — Tu as la mine débonnaire...
 — Que je suis heureux, mon chou...
 — Papa, je t'aime habillé en soldat.
 Est-ce bien vrai qu'on fait la guerre ?

Le petit garçon a parlé,
 Après l'épouse, après la mère,
 Puis tous trinquent à la santé,
 De leur homme mobilisé.

Il va ce soldat aguerri,
 Coucher enfin dans un vrai lit...
 Il va regarder ceux qui l'aiment,
 Et tous ceux que son cœur aime.
 On va parler de tout, de tout,
 Excepté de la guerre,
 A cet heureux permissionnaire.

Aux armées, c'est entendu,
 Il a un bon menu,
 Mais la famille a économisé,
 Pour recevoir le bien-aimé.
 C'est la fête de la Noël !
 Il n'y a pas de soleil,
 Mais sur la table,
 Un agneau sortant de l'étable,
 A fourni un bon gigot
 Qu'on sert avec des haricots.

Les fruits de l'été
 Ont été conservés,
 Ils seront servis au dessert,
 Après le vieux Bourgogne,
 Après la bûche de Noël !
 Des biscuits secs et le champagne.

Le Jour de l'An, on reféra,
 La même fête,
 Mais ce jour-là
 Dans chaque tête
 Le glas du départ sonnera.

Dès le lendemain il faudra
 Reprendre la musette, le casque, le sac
 Il faudra tous en chœur sourire.
 Le héros qui retourne là-bas
 Peut-être ne reviendra pas ;
 Mais toujours on l'aimera
 Le bien-aimé,
 Qui fait la guerre.



LES CLOCHES



Tin... tin... Ton... tin... les cloches
 Envoient leur son
 A travers air et maisons,
 Elles vivent, elles parlent, elles chantent,
 Elles sont faites de métal,
 Elles chantent une complainte,
 Dans l'air de leur pays natal.

Leur enveloppe matérielle
 Perchés sous le vieux clocher,
 Cache la vie spirituelle
 De leur âme d'acier.

Elles sonnent l'Angélus,
 Elles sonnent les baptêmes,
 Elles pleurent les disparus,
 Elles fêtent ceux qui s'aiment.

Il y en a qui se sont tués
 Sous les obus perfides,
 Mais lorsque la paix sera venue,
 Elles seront plus intrépides.

L'humble cloche de nos villages
 Sœur des bourdons de Montmartre, de Reims,
 Comme eux n'a pas d'âge,
 Et son âme est faite d'airain.

Elle reste simple et modeste,
 Elle veille sur ses enfants,
 Pour eux elle sonne les fêtes
 Et le glas des enterrements.

C'est la parente modeste
 Des cloches du monde entier,
 C'est l'admiratrice fervente
 Des cloches de l'antiquité.

Tous les carillons du monde
 Ne sont pas plus beaux que sa voix
 Tendre, douce et profonde,
 Pieuse, bonne, tout à la fois.

Lorsqu'une fois l'an à Rome,
 Elle part se faire bénir,
 Les cloches de Saint Pierre sonnent
 Pour l'accueillir.

Sa vie spirituelle et sonore
 Remplit les cœurs de poésie.
 La cloche n'a d'autre patrie
 que l'infini.

LA MER

Qu'elle soit calme ou méchante
 La mer !
 Nous enchanter !

Elle a un parfum vivifiant
 Elle renferme sous ses eaux
 Du poisson en monceaux.
 Sur ses flots dansent les navires

Elle les berce s'il fait beau.
 Alors gonflant leurs narines,
 Tous les marins, les matelots,
 Sifflent sur l'eau.

Lorsque méchante, elle bat, elle mord,
 Les matelots voyant la mort
 Prient la Vierge et le Bon Dieu,
 Qui sont aux Cieux.

Sous la lune qui brille,
 La mer
 Ressemble au ciel,
 En elle les étoiles se mirent
 A l'envers.

Que la mer soit bleu, verte ou grise,
 Que sur elle souffle la brise,
 Ou la bise,
 Elle nous grise.

Trait d'union entre les mondes
 La mer,
 Sur l'ordre d'un homme perfide
 N'est plus qu'un enfer,

Sur elle navires et marins
 Sautent en l'air.
 La Sainte Vierge et le Bon Dieu
 Veillent sur eux.
 Ils leur prêchent la résignation,
 Ou leur donnent leur bénédiction.

La marine Anglaise,
 La main dans la main,
 De notre marine Française,
 A foi au lendemain.

Les mines peu à peu disparaissent
 Les représailles vont leur train,
 Les neutres passifs se lassent
 Mais n'osent encore tendre la main.

Un jour la mer comme le monde,
 Aura la paix.
 Sur notre immense mappemonde
 Régnera la douce bonté.

Tous ceux que la guerre marine
 A fait périr,
 Dorment une croix sur leur poitrine,
 Attendant la vie avenir.

Celui qui, la guerre marine commanda,
 Jamais au ciel ne rentrera.

LES MIMOSAS

Ils jaunissent nos montagnes,
 Nos jardins,
 Les mimosas
 De la Riviera.

Ils se groupent sur Cannes,
 Super-Cannes.
 Ils embaument maisons et sentiers
 Dès Janvier.

Ils se comparent au soleil
 Qui les éclaire,
 Comme lui ils sont dorés,
 Et les fleurs sont leurs protégées.
 La rose, le camélia, l'œillet
 Sous leur ombre s'abritent,
 Il y a aussi les vioilliers,
 Les soucis et les muguet.

Les orangers, les citronniers,
 Les cactus, les aloés, les mandariniers,
 Voisinent le beau mimosa...
 Il faut voir ça !

Toutes ces fleurs odorantes,
 Toutes ces couleurs différentes
 Rappellent le drapeau français,
 Et le drapeau anglais.

Nos troupes dans nos montagnes
 Cette année par la guerre amené
 Couchent à l'ombre des mimosas,
 Des palmiers et des orangers

C'est par eux que les fleurs de Cannes,
 De la Riviera,
 Parfument les chemins, les monts.
 C'est pour les soldats bretons,
 Ou gascons.

C'est pour ceux de Grande Bretagne,
 Qui sont chez eux, dans nos montagnes.
 Mais cette année point n'y aura
 De fête du mimosa.

Cependant le permissionnaire, ira,
 Avec sa blonde ou sa brune,
 Tout comme au jour de fête,
 Sur les chemins des mimosas.

Elle dira : Chéri ! la guerre finira,
 Mais jamais tu n'oublieras
 Le chemin des mimosas,
 Crois-moi !

LES AUTOS

Le jour de la mobilisation,
 Les autos
 Comme les hommes et les chevaux,
 Etaient à la disposition
 De la réquisition.
 Notre cause étant bonne,
 Avec un pincement au cœur,
 Nous donnâmes tout de bon cœur ;

L'armée a requis les autos
 Ayant peu de chevaux,
 En songeant à l'économie
 due au pays.

Quant aux camions grands et petits
 L'armée les a tous pris.
 Pareils à toutes les autos,
 Ils ont un nouveau numéro.
 Comme les canons camouflés,
 Aux avions ils font le nez.

Il arrive parfois
Qu'un de ces véhicules
Quitte les plaines ou les monts
Et traverse les villes.

Ils croisent des autos de luxe,
Des vieux tacots de maraîchers,
Des voiturettes de boulangers,
Ou l'auto de riches étrangers.

Le soldat au volant,
De son auto, de son camion,
Pense à sa nouvelle condition.
Il est jeune, vaillant, il est beau,
Il a droit à la vie libre,
Mais peut-être que très bientôt
Il ira face à l'ennemi
Dans le froid, dans l'eau
Risquer sa vie.

Il se battra pour que les hommes
Finissent la guerre à jamais,
Pour que l'humanité trouve
La paix
Pour sauver de la barbarie
Nos amis et nos ennemis,
Pour que les nobles sentiments
Ne quittent pas le cœur des hommes,
Pour qu'ils puissent paisiblement,
Aimer leur femme et leurs enfants
Jusqu'à la fin des mondes.

C'EST TRISTE

Non loin de leur cantonnement
 Un combat aérien eut lieu
 La lutte ne dura qu'un instant.

Ils combataient pour le mieux
 Les pilotes des appareils
 Qui tombèrent l'un près de l'autre
 Dans la ligne du feu.

Ailes brisées, moteurs muets,
 Ces avions gisent
 Dans le camp des français,
 Deux hommes sous eux agonisent ;
 L'un allemand — l'autre est français.
 Et c'est triste.

Des soldats entourent
 L'amas souillé de ce qui fut :
 Audace, bravoure, vie mécanique, espoir déçu

Ils étaient jeunes ces héros
 Luttant pour leur Patrie.
 Ils avaient survolé des cours d'eau,
 Des arbres et des prairies.
 Le cœur joyeux, l'âme ravie :
 Ils ont perdu tous deux la vie ;
 Et c'est triste.

LES AFFLIGÉS

Le Jour de Noël, Daladier
 S'est adressé aux affligés,
 Aux parents de ceux qui sont tombés
 Plus ou moins loin
 De nos tranchées.

Devant nos yeux ils sont sortis joyeux
 De leur tombe,
 Ces soldats, ces matelots
 Morts pour la France.

Leur voix nous l'entendons encore.
 Elle perce tombe et montagne,
 Elle nous redit calmement
 — « Ma vie, je l'ai donnée
 Aidez-moi à gagner la paix.

Tous ces hommes qui ne sont plus,
 Exigent que pour leur mémoire,
 Nous nous privions du superflu,
 Nous les gardons dans nos mémoires.

Nous saluons tous ces héros,
 Tombés calmement pour la France,
 Nous les recouvrons d'un drapeau,
 Le drapeau de la France.

A leurs parents, à leurs amis,
 Qui les pleurent,
 Nous nous associons pour pleurer,
 Les bien-aimés.

D'avance ils sont sacrifiés,
 Nos enfants, nos maris, nos hommes,
 Leur vie d'avance ils l'ont donnée,
 Pour que l'humanité
 Trouve la paix,
 Pour sauver de la barbarie
 Nos amis et nos ennemis.

LE VIN CHAUD

Les vignobles de notre France,
 Produisent du vin à flots,
 On sait à peu près par avance,
 Qu'on remplira tant de tonneaux.

Cette année mil neuf cent trente-neuf,
 Le Bon Dieu voulut
 Qu'il y en eût
 Tant et plus.

Il est un peu moins capiteux,
 Mais qu'importe,
 Il rend notre cœur joyeux,
 Notre tête forte.

L'hiver venu, on en chauffa
 Additionné de sucre, de cannelle,
 Qu'on distribua aux soldats,
 Après l'heure de la gamelle.

Tant que la guerre durera,
 Du vin chaud
 On versera,
 A nos vaillants soldats.

Le vin chaud réchauffe leurs veines,
 Il fait pétiller leur cœur,
 Il leur donne une douce haleine,
 De la santé et du bonheur.

Ils ont bonne mine nos soldats !
 Ils sont braves, ils sont patients,
 Et confiants.

Lorsqu'ils vont en permission
 De détente,
 Les femmes, qui font mission
 De parentes,
 Accueillent tous ces enfants,
 Tous ces hommes,
 Avec de la joie plein le cœur.
 Ce sont leurs frères, en somme.

Elles leurs versent du vin chaud,
 Parfumé de cannelle.
 Ils trouvent leurs yeux beaux ;
 C'est la sainte union fraternelle !

De la cantine à leur maison,
 Grâce à elles,
 A la beauté ils rêveront,
 Pour oublier la guerre.

L'ALSACE

Un soldat de France souhaita
 Sur les bancs de l'école,
 Et très souvent entre ses draps,
 De voir le pays d'Alsace.

Il arriva qu'il attendit
 Que la guerre le désigna,
 Avec tant d'autres aussi
 Pour marcher vers la frontière
 D'Alsace et Lorraine.

Le verglas, la neige, le gel
 Couronnaient ce jour-là, l'Alsace,
 Mais un radieux soleil
 Donnait courage et audace.

Notre soldat aimant la vie,
 Cria de joie : « Oh ! que c'est beau »
 C'était si grandiose et si beau,
 Que de pleurer il eut envie.

Mais le froid empêcha ses larmes,
 L'obligea à pénétrer
 Dans une taverne où des femmes
 Avec des hommes buvaient.

L'atmosphère était surchauffée ;
 Le poêle en faïence et les clients,
 Tous en cœur s'en étaient chargés
 Pour oublier le froid, le vent,

Du café chaud et de la bière
 Par de jeunes Alsaciennes
 Aux clients étaient servis.
 Elles portaient chemises blanches
 Jupes rouges, corsages bleus.

Leurs coiffures, pareilles à des ailes
 Attiraient le regard des jeunes,
 Caressaient le crâne des vieux.

Maints pots en grès, remplis de bière,
 Sur les tables à peine posés, se vidaient
 Arrosant jambon et choucroute
 Par les Alsaciennes apportés.

La gaîté engendrant la danse,
 Les couples s'enlassaient.
 Il y avait de la gaîté
 Pour les jeunes soldats de France ;

Si bien que celui qui souhaitait
 Depuis sa plus tendre enfance,
 Connaitre cette terre de France
 Put étreindre une belle d'Alsace
 Qui lui donna de la vraie joie,
 Ce jour-là.

NOEL 1939

Nous avons foi en la victoire,
Notre combat veut ramener,
La justice et la bonté.

Sur terre.

Noël... Noël !... Paix sur la terre,
Bonne volonté envers les hommes.

Les cloches sonnent.

Elles sonnent dans la boue, dans le froid.
A travers les champs et les bois,
Elles sonnent, réjouissons-nous !
Tombons tous à genoux,
Appelons en chœur la victoire.

C'est la fête de la bonté,
De la douce fraternité,
De la juste égalité.

Jésus est né... Soyons joyeux !.....
Même aux cœurs des plus malheureux,
Noël apporte l'espérance.

Chez nous nous fêtons nos soldats ;
Les cœurs se réunissent,
Pour souhaiter que chez l'ennemi,
Naissent avec Jésus-Christ,
La Raison et la Loyauté,
L'amour et la sainte pitié.
Jésus du creux de son berceau,
Appelle la paix sur le monde,
Noël... Noël !... Jésus est né !
Paix dans les cœurs,
Paix sur la terre...
La foi abolira la guerre.

BIENFAISANCE

Elle s'exerce secrètement
 Ou ostensiblement,
 La bienfaisance.
 Son but est d'adoucir
 La misère
 Des victimes de la vie,
 De la guerre

Il faut trouver beaucoup d'argent
 En temps de guerre ;
 Alors on fait appel aux gens
 Qui ne font pas la guerre.
 On organise des concerts,
 Des loteries,
 On fait des arbres de Noël,
 On flatte la coterie.

La bienfaisance est sans scrupule
 Elle mendie comme elle peut
 C'est là une bonne formule
 Pour rendre un tas de gens heureux.

Il se produit que dans les caisses,
 Quelque riche américain
 Ayant pitié de la détresse
 Verse un tas de dollars,
 Pour soulager la détresse
 Des civils et des clochards.

La bienfaisance au cœur aimant.
 N'oublie jamais la consigne :
 « En avant !... »

SAINT-SYLVESTRE 1939

Malgré le froid, malgré la guerre
 Les visages sont souriants
 Ce dernier jour de l'an.

Il fait beau : la nature
 Fête notre joie intérieure,
 Par son soleil réchauffant,
 Entre midi et quatre heures.

Dans nos intérieurs, il fait chaud,
 Il y a de la bonne chère
 Malgré la suppression du veau,
 Malgré la guerre.

C'est la fête de la famille ;
 On veut oublier les malheurs,
 Dont se souviennent les cœurs.

On fête les garçons, les filles,
 Qui sont près de nous, ou au loin.
 Des souhaits, il y en a des piles,
 Dans nos cœurs qui sont contents.

Noël a sonné l'espérance,
 Nos âmes se sont fortifiées,
 Nous avons tous confiance
 Que la guerre sera gagnée,
 Par les Anglais, par les Français ;

La civilisation chrétienne,
Ne sera pas supplantée
Par la civilisation nouvelle,
Que la science veut nous donner.

Progresser dans le bien-être,
Mais perdre la bonté de cœur,
C'est payer bien trop cher
Ce nouveau bonheur !

De civilisation matérielle,
Point n'en voulons !
Il faut donc que la guerre
Reprenne après le réveillon.

« Continuons nos sacrifices
Jusqu'à ce que nous ayons
Obtenu satisfaction.

Nice, 31 Décembre 1939.

TABLE DES POÈMES

Le paysage 1939	7
Les semences	9
Le vaguemestre	11
Le colis postal	12
La couverture	15
Les as	18
Mot d'ordre	19
Quelque part en France	20
Les tricoteuses	23
Nice 1939	25
L'amitié Franco-Britannique	27
Le barbier improvisé	29
Fil barbelé	32
Chiens en laisse	35
Cinémas	37
En permission	38
Les cloches	41
La mer	43
Les mimosas	45
Les autos	47
Les affligés	49
C'est triste	50
Vin chaud	51
L'Alsace	53
Noël	55
Bienfaisance	56
Saint Sylvestre 1939	57

Achevé d'imprimer
le 15 Avril 1940 sur les Presses
de l'Imprimerie Spéciale des Cahiers d'Art et d'Amitié
dirigés par Paul Mourousy
par A. Nicolas à Niort
(Deux-Sèvres)

Residencia
de I estudiantes

LES CAHIERS D'ART ET D'AMITIÉ

Editions PAUL MOUROUSY
151, Rue de Grenelle, PARIS (VII^e)

EXTRAIT DU CATALOGUE:

ANDRIEU (Pierre)	LAMBERT (France)
Près de Toi	10 fr.
ARNOLD-BENNETT (Marguerite)	
Un Coin de France	18 fr.
Sur le Chemin de la Victoire	15 fr.
ARGELIN (Max)	LAURAND (Luce)
Atmosphères	10 fr.
La Création Sans Dieu	10 fr.
L'Eloquence des Ombres	10 fr.
CHEVALLIER (Simone)	LAURENT (Jean)
Paysages d'Etangs	15 fr.
CARBET (Claude et Magdeleine)	LE FRANÇOIS (Christian)
Piment-Rouge	18 fr.
CASAL'S (Mary)	Les Forces qui dansent
Débuts	10 fr.
Première Suite	12 fr.
Deuxième Suite et Fin	15 fr.
DELARUE-MARDRUS (Lucie)	LENOIR (Yvonne)
Temps Présents	10 fr.
ELOT (Maryse)	LOISY (Jean)
La Symphonie d'Amours	10 fr.
ERLANGER (Baron Emile d')	Suite Basque
Abraham sur le Gd Aquedue	10 fr.
FABRE (Dany)	Suite Nivernaise
Adieu Jeunesse	Odes, Stances, Chansons
FRANTEL (Max)	MASSON (Madeleine)
Dialogue sur la Tombe des	A une Jeune Panthère
Hommes	10 fr.
HÉBERT (Jacques)	MILLET (Raymond)
Rêves Inquiets	Appel de l'Incertain
Un Soir, un poète	12 fr.
KRAFFT (Jacques G.)	MORAND (Paul)
D'Orgueil et d'Azur	Des Notes
	12 fr.
	ROCHEFORT (Janik de)
	Les Épanouissements
	10 fr.
	Les Eaux-Vives
	15 fr.
	SANDY (Isabelle)
	L'Enchantement
	15 fr.
	ROBERT (Gabriel)
	La Pénombre du Sang
	10 fr.
	QUÉMY (Robert)
	Adolescence
	10 fr.
	VERGÈS (Louis-Henry)
	Retour de Solitude
	10 fr.